

tivant une séparation légale ; et, dans le cas où ma femme aurait des enfans, il me faudrait fermer les yeux et laisser ces enfans adultérins porter mon nom ou intenter à Albine un procès déplorable.

Voyager, abandonner ma terre, où mes goûts et de graves intérêts m'attachaient invinciblement, et y laisser ma femme seule... Autre impossibilité, mêmes inconvéniens.

Je croyais de moins en moins à la continuité d'un amour idéal chez elle ; dès que le cœur s'est éveillé, il ne se rendort plus, et, à défaut de Jean, plus ou moins promptement oublié, Albine, pendant mon absence, trouverait dans le voisinage plus d'une occasion de remplacer l'idéal par la réalité.

Il fallait donc me résigner à vivre, pour ainsi dire, tête à tête avec Albine ; car, bourré comme je l'étais, et par la conscience du présent et par l'obsession du souvenir de Mme Raymond, il m'eût été impossible de chercher quelque distraction en recevant du monde chez moi.

J'espérais que peut-être je me familiariserais avec l'habitude de penser que ma femme aimait platoniquement Jean Raymond ; puis, revenant sur mes premières appréhensions, je me dis que peut-être cet amour impossible la sauvegarderait contre un amour possible.

D'ailleurs, malgré la dureté de mes reproches, Albine ne démentit pas ses promesses, et, sauf le temps qu'elle passait à lire, à faire de la musique ou à aller visiter de pauvres gens qu'elle secourait, je la trouvais absolument comme par le passé ; elle surveillait parfaitement ma maison, redoublait même de soins envers moi, car ma santé, déjà ébranlée par de trop vives émotions, s'était profondément altérée. Lors d'une grave indisposition dont je fus atteint, Albine m'entoura d'attentions remplies de sollicitude.

Hélas ! je me rappelais, juste châtement sans doute, que Césarine, tout en trompant indignement Hyacinthe, lui donnait aussi les preuves du plus entier, du plus cordial dévouement !

Albine, ses devoirs envers moi remplis, se montrait réservée, silencieuse ; elle ne m'adressait jamais la parole, comme si elle eût craint quelque mal à propos, me voyant continuellement agacé, abattu, ou irrité ; mais elle me répondait toujours avec empressement, jusqu'à ce que je laissasse tomber l'entretien. Quoiqu'en apparence Albine fût calme, serene, elle devait souffrir ; car bientôt sa fraîcheur disparut, et elle commença de maigrir pour ainsi dire à vue d'œil.

Environ un mois après le départ de Mme Raymond, Mme Claude, en qui ma femme continuait d'avoir grande confiance, me remit une seconde lettre destinée à Mlle Hermance de Villiers.

J'avais fait mettre, par Mme Claude, la première à la poste, après l'avoir lue et soigneusement recachetée,

Cette lettre était ainsi conçue :

Albine à Hermance.

» Ta réponse m'est parvenue à l'adresse de la marquise de Bertheuil, lorsque Mme Raymond et son fils étaient déjà partis d'ici.

» Ce brusque départ a été motivé, m'a écrit Mme Raymond, par des évènements importants ; je n'en sais pas davantage. Elle a quitté une retraite sûre pour s'exposer à tous les dangers de la proscription ; je suis à ce sujet, dans de continuelles angoisses ; chaque matin j'ouvre les journaux avec un battement de cœur inexprimable.

» Heureusement, jusqu'ici rien de nouveau sur nos pauvres proscrits.

» Merci de la promptitude de ta réponse ; tu m'engages à revenir chez ma mère, afin d'éviter la présence de M. Jean Raymond, dans l'espérance qu'ainsi je l'oublierai.

» Je n'ai pas besoin de fuir sa présence, puisqu'il est parti... M. Duplessis tient à me garder ici, j'y reste, et j'y reste avec un plaisir extrême, je te dirai tout à l'heure pourquoi.

» Quant à tâcher d'oublier M. Jean, je m'en garderai bien. Je trouve toute une vie nouvelle dans les pensées qu'il m'inspire. Ai-je besoin de te dire que j'ai suivi jusqu'à présent les conseils de Mme Raymond ; je n'ai rien changé aux nouvelles habitudes qu'elle m'a fait prendre ; et j'y trouve des consolations infinies !

» Sauf pendant les premiers momens du départ de cette adorable femme, départ si peu attendu, que je me suis un instant sentie abattue, découragée, je reprends chaque jour de nouvelles forces, forces morales et non physiques, car à mesure que je vis de plus en plus par le cœur et par la pensée, je maigris, je perds l'appétit, le sommeil ; mais ne va pas croire que je souffre ? Non, non, je ne souffre pas plus que je ne souffrais lorsque l'existence matérielle exagérée chez moi, engourdissait mon intelligence ; à toute exagération succède nécessairement une réaction contraire ; puis, l'équilibre se rétablit.

» Pendant une année, j'avais trop vécu par le corps, je vis sans doute à cette heure trop par l'âme : un juste-milieu entre ces deux excès s'établira bientôt, je l'espère.

» Je te l'ai dit, bonne Hermance, pour rien au monde je ne voudrais oublier M. Jean Raymond : si tu étais ici, nous aurions immanquablement, toi et moi, l'entretien suivant... Admets cette supposition, et le dialogue suivant te fera comprendre ce qui sans cela te semblerait inexplicable.

» Toi. — Comment, pauvre folle... tu te complais dans le souvenir d'un homme que tu ne dois jamais revoir ?

» Moi. — C'est justement pour cela que je m'y complais en toute sécurité.

» Toi. — Mais, Albine... tu l'avoues, M. Jean ne t'aime pas ? il n'aime que sa mère... et la liberté à laquelle il a voué sa vie.

» Moi. — Non, M. Jean ne m'aime pas... Jamais il ne m'aimera, je le sais ; mais tu conviendras, n'est-ce pas, d'après le portrait que je t'ai fait de lui, qu'il est digne d'être aimé ?

» Toi. — Soit.

» Moi. — Tu conviendras encore que, sans tomber dans des suppositions extravagantes, il n'y aurait rien eu d'exorbitant à ce que j'eusse été aimée par M. Jean ?

» Toi. — Soit encore ; mais que veux-tu conclure de cette supposition, pauvre Albine ! Pourquoi t'appesantir sur ce rêve insensé ?

» Moi. — Je t'attendais là... Eh bien ! non, non, ce n'est pas un rêve !

» Toi. — Ce n'est pas un rêve ?

» Moi. — C'est plus qu'une réalité, car toute réalité peut être un jour détruite par mille circonstances, tandis que la supposition dont je te parle défie tous les évènements.

» Toi. — Ma chère Albine, tu m'inquiètes... Je crains que vivant maintenant trop exclusivement par l'esprit, ton cerveau ne s'exalte et que...

» Moi. — Que je ne devienne folle ?

» Toi. — Hélas !...

» Moi. — Rassure-toi, et écoute-moi. T'imagines-tu quelque chose de plus délicieux que de pouvoir se dire ce que je me dis, non pas une fois, mais cent fois par jour ; car maintenant cette idée se mêle à tous les incidens de ma vie. — Je suppose que je suis encore à marier. Mme d'Amberville, l'amie de ta mère a dit tout le bien qu'elle pense de moi à Mme Raymond. Celle-ci, qui songe à marier son fils, vient un jour avec Mme d'Amberville chez ta mère ; je me trouve là par hasard, je fais la conquête de Mme Raymond, elle parle de moi à son fils avec grande bienveillance, il désire me connaître, il vient chez toi, avec sa mère ; nous nous voyons souvent ; lui et moi, nous nous entendons, nous nous comprenons, nous nous aimons. Ma famille consent à notre mariage ; nous voilà unis. Voyons, encore une fois, Hermance, sois franche ; cette supposition est-elle par trop romanesque ? et, en la faisant, est-ce que je m'égare dans le pays des chimères ?

» Toi. — Non, Albine, non, tout cela est possible, tout cela aurait pu être parfaitement réalisable.

» Moi. — Tu le reconnais, tu l'avoues ?

» Toi. — Oui, mais quel parti peux-tu tirer de mon aveu, chère folle ?

» Moi. — J'en tire le très raisonnable parti

que voici : je me dis comme ce matin, par exemple, en me rendant chez la femme du malheureux cantonnier dont je t'ai parlé : — A cette heure, au lieu d'aller seule porter des secours et des consolations à cette pauvre femme, j'aurais pu m'y rendre tendrement appuyée sur le bras de Jean (je te l'avoue, dans ces momens-là, ma foi, je dis *Jean tout court*), ou bien nous serions accompagnés de sa mère, qui m'appellerait son enfant, sa fille... — Ainsi, tantôt, en regardant ma très belle orchidée, fleur d'une forme bizarre, je me disais : — J'aurais pu avoir à côté de moi mon savant, mon Jean bien aimé, à qui j'aurais promis un beau baiser à recevoir de lui, s'il m'initiait aux mystères de la vie de cette plante étrange ; — et, lorsque tantôt, retirée seule dans la bibliothèque et assise à la place où s'asseyait souvent sa mère ou lui, je lisais avec recueillement tant de beaux livres, je me disais : — Ces heures ravissantes durant lesquelles notre esprit et nos âmes se sont si souvent confondus dans un commun enthousiasme pour les œuvres divines du génie... ; ces heures, au lieu d'être pour moi un passé toujours regretté, auraient pu être une des plus douces habitudes de ma vie de chaque jour ! — Et dans ma longue promenade de ce soir, à travers la vallée, pendant que silencieuse et solitaire je contempiais avec ravissement le plus admirable coucher du soleil que j'aie vu de ma vie, je me disais : — Jean et sa mère auraient pu être là, et doubler mon ravissement en le partageant ? — et aujourd'hui, à dîner, au lieu de me trouver en tête à tête avec M. Duplessis, dont la froide et chagrine figure me glace, ou m'inspire une véritable compassion, car hélas ! il souffre, et je ne peux rien à sa souffrance ; je me disais : Jean et sa mère auraient pu rendre ce repas si gai, si charmant ! — Et durant ces longues soirées d'hiver surtout si propices à l'intimité de la causerie, quittés de temps à autre pour la musique, combien de fois je me disais : — Jean et sa mère auraient pu les passer avec moi, ces douces soirées ! Puis l'heure de se retirer venue, baisant au front Mme Raymond, en lui disant : bonsoir, mère, moi et Jean, nous aurions pu rentrer dans notre chambre, dans notre cher nid de tendresse et d'amour... — Dis, Hermance..., dis, était-il donc impossible ce rêve de bonheur ? l'image du ciel sur la terre ?

» Toi. — Mais, malheureuse Albine, c'est par cela même que ce bonheur aurait été possible et qu'il ne l'est pas, que rien n'est plus funeste, plus insensé, que de s'abandonner à ces rêveries sans issue... C'est désespérant.

» Moi. — Désespérant ? Ah ! si tu pouvais m'apercevoir pendant que je me livre à ces douces pensées, tu verrais si j'ai l'air désespéré. Et pourquoi désespérer ! Si j'avais de l'amour pour je ne sais quel roi, et que j'eusse le

caprice de vouloir épouser ce superbe potentat, je concevais le désespoir... Mais penser que pour que mon bonheur fût accompli, il s'en est fallu de peu, de presque rien... d'un de ces hasards qui souvent décident de notre destinée, à nous autres femmes... je trouve là au contraire un sujet de très grande consolation ; et puis, je te le répète, cette illusion, si tu veux absolument prendre cela pour une illusion, est très au-dessus d'une réalité, car enfin, en réalité, Jean, une fois mon mari, pouvait mourir. Mille incidens imprévoyables pouvaient sinon détruire, du moins frapper notre bonheur, tandis que dans ce que tu appelles mon illusion je ne prends que les exquis et fines fleurs de cette idéale félicité : je les arrange à mon gré, comme les fleurs d'un bouquet... ; ce ne sont pas les événements qui me dominent, c'est moi qui les domine. Je suis ma providence à moi-même ; j'ordonne aux faits de se grouper à notre plus grande joie et satisfaction, à Jean et à moi ; et tu trouves cela désespérant ! Mais, Hermance, le désespoir a pour conséquence le chagrin, l'amertume, quelquefois même la haine des autres ou de soi-même ; et grâce à Dieu, je n'éprouve aucun de ces sentiments. Je me lève le cœur allégre et serein, et en outre des douces distractions dont je t'ai parlé, je m'occupe de ma maison comme par le passé ; je suis prévenante pour M. Duplessis ; dernièrement il a été malade, je l'ai soigné avec une sollicitude extrême. Que veux-tu ? je paie en honnête femme mes *dettes de jeu*, comme on dit ; assez imprudente pour jouer au hasard ce grand coup de dé qu'on appelle le mariage, j'ai perdu... Eh bien ! je m'exécute.

» *Toi.* — Non, Albine : non, tes raisons ne me convainquent pas. Tu n'es encore qu'au début de ta folle passion. Tu commences par t'enivrer d'une illusion... Il te suffit aujourd'hui de te dire : cela pouvait être !... et demain tu diras : *cela n'est pas*, malheur à moi... *cela ne sera jamais !*

» *Moi.* — Hermance, tu calomnies le bon sens de ton amie ; elle se plaît à chanter comme dans notre jeune temps : — *Si j'étais petit oiseau !* — Mais elle n'est pas, elle ne sera jamais assez sotte pour pleurnicher en se disant : Malheur à moi ! — *je ne suis pas petit oiseau !* — malheur à moi ! *je veux être petit oiseau !*

» *Toi.* — (ne sachant trop que me répondre) : — Enfin, tu verras, pauvre Albine ! tu verras !

» *Moi.* — Tu verras, chère Hermance ! tu verras.

» Eh bien ! qu'en dis-tu, bonne et tendre amie ! J'ai, je l'espère, répondu d'avance à toutes tes objections ! J'y tenais pour te rassurer et t'épargner quelque doute pénible sur ma situation,

» Rappelle-toi ce que je t'écrivais dans ma

dernière lettre, au sujet de la découverte de mon amour pour Jean : — Je ne sais ce que le sort me réserve ; mais, grâce à l'heureuse et pénétrante influence des conseils de Mme Raymond, je me sens retournée, résolue, pleine de force et prête à tout événement !

» Dis, Hermance, ai-je failli à ces paroles ? et sauf le premier accablement causé, peut-être au moins autant par la surprise que par le chagrin du départ de Mme Raymond, est-ce que je ne me suis pas montrée résolue, courageuse et prête à tout événement ?

» Ne t'alarme donc pas en vain chère Hermance ; je ne me suis jamais trouvé l'esprit plus libre, je dirais presque plus *ailé*, tant je m'élève souvent par la pensée ; car il me semble sentir mon âme se dégager de plus en plus de sa matérielle enveloppe...

» Je suis obligée d'interrompre cette lettre pour qu'elle te parvienne et te rassure un jour plus tôt.

» A toi toujours et de tout cœur.

» A. D. »

## LI.

(Suite du Journal.)

Tel était l'état de mon âme, que cette lettre m'irrita contre Albine.

Dans ces confidences adressées à une amie, je trouvais à la fois la condamnation de ma conduite passée envers ma femme, et pour ainsi dire une leçon à l'endroit de ma folle passion pour Mme Raymond.

Ainsi qu'Albine, j'aimais sans espoir ; mais au lieu de chercher, comme elle, un innocent refuge dans de consolantes illusions, je ne ressentais qu'amertume et colère.

Mon caractère s'aggravait journellement ; le fiel, comme on dit, était passé dans mon sang ; je n'avais, jusqu'alors, presque jamais manqué d'égards pour ma femme : je devins, peu à peu, très dur pour elle, souvent grossier. Elle supportait mes duretés, mes sarcasmes, avec une dignité placide, avec une douce résignation, accomplissant religieusement ses devoirs envers moi, continuant, ainsi qu'elle l'avait dit à son amie, — *de payer en honnête femme sa dette de jeu.*

Deux mois après le départ de Jean, Albine n'était plus que l'ombre d'elle-même, son éclatante fraîcheur avait fait place à une mate pâleur légèrement animée vers le haut des joues, par une rougeur fébrile. Elle dépérissait de plus en plus, mangeant à peine, et ne dormant presque pas ; Mme Claude m'affirmait que souvent elle entendait ma femme marcher lentement, durant la nuit, et qu'elle devait lire pendant la plus grande partie du temps qu'elle demeurait au lit ; car elle emportait toujours, le soir, des livres dans sa chambre, et le matin ses bougies

étaient presque complètement consumées ; du reste, chose étrange et qui concourait sans doute à éloigner de moi toute inquiétude sérieuse sur la santé de ma femme, elle ne paraissait aucunement souffrir ; sa physionomie, malgré sa pâleur et sa maigreur, conservait une inaltérable sérénité ; ses yeux bleus, que ses joues creuses faisaient paraître plus grands encore, étaient brillants et limpides, ses lèvres devenues plus rouges que roses, l'éclatant blancheur de ses dents n'annonçaient en rien une maladie latente ; Albine avait enfin toutes les apparences d'une femme naturellement maigre et pâle qui se porterait à merveille. Son activité était inconcevable ; quelquefois elle faisait deux et trois lieues à pied, pour aller dans quelqu'une de mes métairies visiter de pauvres gens qu'elle secourait. Elle lisait énormément, prenait beaucoup de notes, parfois ses réponses, amenées par les hasards de nos rares entretiens, témoignaient des nombreuses connaissances qu'elle acquérait chaque jour ; il ne se passait pas de soirée qu'elle ne fit de la musique dans son appartement. Irrité des arrière-pensées qui dans son esprit, devaient s'attacher à certains morceaux adressés sans doute au souvenir de Jean, j'avais une fois dit brutalement à Albine : — que la musique me cassait la tête après le diner, et qu'elle devait faire transporter son insupportable piano dans le petit salon dépendant de son appartement. — Elle s'excusa de m'avoir été involontairement désagréable, et ne fit plus jamais de musique en ma présence.

Alors, souvent par une contradiction bizarre, je me cachais afin d'aller inaperçu l'entendre sous ses fenêtres, qu'elle laissait ouvertes lorsque la soirée était douce et la lune brillante ; ces mélodies, toujours mélancoliques et tendres, exécutées avec un talent réel, car les progrès d'Albine étaient incroyables, parfois me calmaient. Sa voix semblait devenir plus vibrante, plus éthérée, si cela se peut dire, à mesure que son corps dépérissait, et souvent en l'écoutant les larmes me venaient aux yeux...

Puis, me rappelant que ces chants s'adressaient sans doute à Jean, je m'éloignais la rage dans le cœur.

Je ne vivais pas, le souvenir de Mme Raymond m'obsédait malgré moi ; la saine raison me disait souvent que si j'avais eu le courage de suivre les conseils de la mère de Jean, en devenant comme elle disait *l'amant de ma femme*, j'aurais été aussi heureux que j'étais malheureux.

Mais il était trop tard, j'avais repoussé les avances d'Albine, j'avais blessé son cœur, refoulé ses instincts, ses impérieux besoins de tendresse, d'affection, et forcément elle les avait reportés sur Jean.

J'étais dans l'une de ces voies fatales que l'on sait aboutir au mal, et dans lesquelles, faute d'énergique vertu, l'on s'enfonçait pourtant avec une sorte de satisfaction farouche.

Oh ! pauvre et bonne grand-mère, combien de fois j'ai maudit, non pas vous, vous m'aimiez selon votre cœur et la nature de votre esprit, mais combien j'ai maudit votre philosophie facile, insouciance et légère ! Elle m'a, dès l'enfance, habitué à considérer la vie au point de vue du plaisir et du *plaire*, et non pas au point de vue des mâles devoirs de l'homme et de la rigide estime de soi.

Ce fut dans cet état d'esprit que je continuai mon journal depuis quelque temps interrompu.....

Je reprends ce journal à la page lacérée ensuite de cette nuit passée dans l'ardente contemplation de la beauté de Mme Raymond. Ah ! j'ai pu arracher cette page de mon journal... jamais je n'oublierai les brûlants souvenirs qu'elle retraçait.

Continuons cette triste étude sur moi-même.

Je deviens méchant.

La présence d'Albine m'est de plus en plus odieuse, elle m'inspire des sentiments haineux ; je la hais d'aimer Jean, je la hais de s'être forgé, à propos de cet amour qui blesse si profondément mon orgueil, une illusion où elle trouve le bonheur ; je la hais de son inaltérable placidité, tandis que ma vie est bourelée...

Et pourtant je ne veux pas me séparer d'Albine ; elle serait trop heureuse peut-être de cette séparation !

Quelle sera l'issue de tout ceci ?

Je croyais, avec le temps, m'habituer à cette pensée : que ma femme éprouve pour Jean un amour platonique... Il n'en est rien. Cette pensée m'irrite aussi vivement que le premier jour de cette découverte.

Mes affaires se ressentent de mes tristes préoccupations, je surveille moins mes cultures, des abus s'engendrent, je me suis engagé témérairement dans cette spéculation de féculerie, il aurait fallu m'occuper activement de cette opération. Mais je dis comme disait autrefois ma femme, *cela m'est égal*. Mes pertes sont déjà considérables ; sans doute ce dérangement de fortune influe aussi sur mon caractère ; puis ma santé, si florissante pendant les premiers temps de mon séjour ici, s'altère profondément ; mon teint devient bilieux comme mon âme.

Il me prend parfois l'envie de voyager, de retourner en Italie ; mais il faudrait laisser ma femme seule, et j'ai moins que jamais confiance en elle... Non, non, je suis rivé à ma chaîne... Il me faut la traîner, cette chaîne... jusques à quand ?

Oui... jusques à quand...

Eh bien ! pourquoi reculer devant cette pensée ?

Est-ce donc un crime, qu'une supposition ?  
Ma femme dit de son côté : — *Si cela était !*  
pourquoi ne dirais-je pas du mien : — *Si cela arrivait !*

Est-ce que je peux empêcher ma femme d'être dans cet état de fièvre, de surexcitation continuelle, qui use ses forces et son corps, comme la flamme use l'huile de la lampe ?

Est-ce que je tiens, moi, le ciseau des Parques ?

Est-ce qu'il est en mon pouvoir de faire vivre ma femme jusqu'à quatre-vingts ans, s'il est dans sa destinée de mourir jeune ?

Est-ce que je peux nier l'évidence ?

Est-ce qu'il n'est pas évident que la mort de ma femme... si ce malheur arrivait, pourrait seule me faire sortir de ce cercle de fer, où je tourne incessamment en me rongant le cœur et où je suis condamné peut-être à tourner jusqu'au dernier jour de ma vie ?

Mon Dieu ! en suis-je donc arrivé à désirer la mort de cette pauvre créature...

Ah ! oui, oui, je deviens méchant.

Désirer sa mort... non ! Oh ! loin de moi cette horrible idée ; mais si ce malheur arrivait, je m'en consolerais peut-être trop facilement...

Voyons, soyons franc, poussons jusqu'au bout cette effrayante pensée ? S'il suffisait du seul désir pour le voir se réaliser ? s'il me suffisait de dire...

Mais c'est affreux ! mais c'est un meurtre véniel dont je me rends coupable... Ah ! j'ai peur de moi... J'ai peur... mes propres pensées m'épouvantent...

Quelles seront les conséquences de l'événement d'aujourd'hui sur la santé d'Albine ? Je ne sais, mais elles peuvent devenir d'une funeste gravité.

Ce matin, nous étions à déjeuner, ou plutôt Albine était assise à table devant moi, la porte s'ouvre, et je vois entrer M. de Sainte-Marie, notre préfet, l'air rayonnant ; il court à moi sans penser à saluer ma femme, me prend la main, la serre et s'écrie :

— Ils sont pris... mon cher monsieur Duplessis ! Vivat ! Ils sont pris !...

— Qui cela ?

— Nos brigands de jacobins...

— Quels jacobins ?

— Ce fameux Jean Raymond, sa mère et un autre scélérat des plus dangereux.

— Pris, et où cela ? — m'écriai-je, en pensant avec désespoir à Mme Raymond et ne songeant pas au terrible effet qu'une pareille

révélation devait produire sur ma femme ; — comment ont-ils été pris ?

— Vous savez, mon cher, que lors du séjour de cette adorable marquise à la Riballière, je suis venu vous apporter le signalement de ce Jean Raymond ?

— Oui ; ensuite... ensuite...

— J'étais parfaitement sur la voie, car ces frères et amis ont passé par Châteauroux, se rendant à Limoges, et c'est dans un hameau, à trois lieues de cette ville, qu'ils ont été arrêtés, il y a deux jours, chez un ancien soldat, autre frère et ami. Je vous apporte la primeur et les détails de cette importante nouvelle... Ah ! mon collègue de Limoges est bien heureux ! Quel honneur va lui faire cette brillante capture ! dommage aussi que cette adorable marquise et ce vieux chef vendéen ne soient plus chez vous... ; comme ils auraient partagé notre joie.

— Et... peut-on connaître les détails de cette brillante capture, monsieur ? — dit Albine d'une voix calme.

Seulement alors je songeai à ma femme ; je me retournai vivement vers elle : son visage n'était pas plus pâle que d'habitude, seulement ses lèvres, ordinairement d'un rose vif, étaient subitement devenues blafardes.

— Ah ! madame... — dit M. de Sainte-Marie d'un air confus, — mille pardons de ne vous avoir pas encore présenté mes respectueux hommages... ; soyez assez indulgente pour faire la part des préoccupations politiques... car c'est un événement, un heureux événement que l'arrestation de ces maudits jacobins.

— Aussi, monsieur le préfet, — reprit Albine avec un sang-froid qui m'effraya, — j'ai l'honneur de vous demander quelques détails sur cette brillante capture... s'il n'y a pas toutefois d'indiscrétion...

— Non, madame... et je vais m'empresser de...

— Ma chère amie... — dis-je à Albine, plus alarmé de son calme extraordinaire que je ne l'eusse été d'une profonde émotion, — ces détails n'auroient pas, je crois, pour vous l'intérêt que vous leur supposez... ou bien ils vous impressionneraient péniblement... Permettez-moi donc d'emmener M. de Sainte-Marie chez moi.

— Mais pas du tout, — répondit Albine avec un sourire qui me donna le frisson ; — je prie, moi, et très instamment, M. de Sainte-Marie de vouloir bien me faire participer à cette... primeur de détails dont il nous parlait tout à l'heure.

— Je suis trop heureux, madame, de me mettre à vos ordres, — répondit le préfet ; — voici ce qui s'est passé : nos jacobins étaient donc cachés dans une métairie dépendant d'un petit village à trois lieues de Limoges ; quelques carbonari leur avaient procuré cette retraite chez un autre frère et ami, car tous ces ennemis

acharnés de l'ordre social se tiennent et correspondent ; le procureur du roi, averti, se met en route accompagné d'un capitaine de gendarmerie et de vingt-cinq hommes, ayant leurs carabines et leurs pistolets chargés ; car l'on sait combien ce misérable Jean Raymond est déterminé... Or, vous allez voir, madame, combien il a justifié sa détestable réputation...

— Achevez, monsieur, — dit Albine, — c'est fort intéressant.

— Donc, madame, l'on arrive à la métairie, il était deux heures du matin ; le capitaine frappe à la porte, et quatre gendarmes se tiennent l'arme haute, prêts à faire feu, tandis que les autres cernent la maison ; rien ne bouge ; on frappe encore, même silence ; le procureur du roi donne alors l'ordre d'enfoncer la porte ; mais, à ce moment, on entend les cris des gendarmes chargés de surveiller le dehors. Ils venaient de déjouer une tentative d'évasion : ces farouches républicains, ces fameux pourfendeurs, essayaient de se sauver lâchement par une porte de derrière !

— Ah ! quelle lâcheté ! — dit Albine avec un sourire amer et sardonique, dont l'expression trompa le préfet ; ils étaient deux contre vingt-cinq hommes armés, et ils prennent la fuite sans seulement combattre !

— Ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire, madame, ces buveurs de sang, vous allez le voir, n'ont que le courage des assassins qui tuent sans danger. — reprit le préfet. — Nos brigands sont donc cernés ; l'on entre dans la métairie, où l'on trouve le Jean Raymond, un de ses complices nommé Charpentier, et de plus, pour le bouquet, devinez qui, madame !

— J'ai, monsieur le préfet, l'esprit assez peu divinatoire ; veuillez donc continuer.

— Eh bien ! madame, l'on trouve aussi, réfugiée dans la métairie, la mère du jacobin, une vieille tricoteuse de 93 ! horrible mégère, mêlée à cette conspiration... Mais le tragique.

— Ah ! — dit Albine avec ce sang-froid qui m'épouvantait de plus en plus — il y a du tragique ?

— Très heureusement, madame... car ce tragique abrégé, je crois, beaucoup les formalités judiciaires...

— De grâce, monsieur, achevez ! — dis-je avec une impatience douloureuse à M. Sainte-Marie, qui continua.

— Le capitaine de gendarmerie s'était élancé sur Jean Raymond, pendant qu'un officier et un brigadier s'emparaient de l'autre jacobin et de la vieille tricoteuse de 93. Vous comprenez, madame, que lorsqu'on a affaire à de pareilles créatures, on les traite sans ménagements. Aussi, le brigadier empoigne la tricoteuse par le cou et la colle au mur, afin de la tenir en respect pendant que deux gendarmes lui mettaient les menottes, ce à quoi la mégère objectait qu'on lui brisait les poignets. A

ces mots, ce scélérat de Jean Raymond, qui, se voyant pris ainsi que son complice, n'avait fait jusqu'alors aucune résistance, le lâche ! et dont on ne se méfiait aucunement, s'écrie que l'on brutalise sa mère, saute sur l'épée du capitaine, la lui arrache, se précipite d'un bond sur le brigadier, qui serrait toujours la tricoteuse par le cou, et ce forcené de Jean Raymond donne... (ces lâches assassins ne savent que frapper par derrière) donne un grand coup d'épée dans le dos à ce malheureux brigadier, qui tombe, peut-être mortellement blessé ; car, à l'heure qu'il est, on craint pour les jours de ce digne soldat. Vous dire, madame, la rage des autres gendarmes contre l'assassin me serait impossible ; sans le capitaine et le procureur du roi, les deux jacobins et la vieille tricoteuse eussent été massacrés par ces braves gens, furieux du meurtre de leur camarade. Néanmoins, et je ne la plains pas, la mégère a emboursé un bon coup de baïonnette à l'épaule, en tâchant, pendant la bagarre, de couvrir de son corps son aimable fils ; après quoi notre honnête trio jacobin, bien et dûment garrotté avec des cordes, a été attaché dans une charrette et conduit sous bonne escorte à Limoges, où ils ont été écroués en attendant les ordres de Paris... L'affaire de ce Jean Raymond, vous le voyez, madame, est fort claire... D'une façon ou d'une autre, il n'échappera pas à l'échafaud...

— Evidemment, monsieur le préfet, — répondit Albine ; mais vous devez cruellement et doublement regretter cette brillante capture que vous enviez si fort à votre collègue de Limoges ?

— Eh ! mon Dieu ! oui, j'ai cette petite faiblesse, je vous l'avoue, madame.

— Et pourtant il ne dépendait que de vous, monsieur, de mériter aussi dignement de la patrie que votre honorable collègue.

— Comment donc cela, madame ?

— Mais tout simplement, en arrêtant ici M. Jean Raymond, sa mère et M. Charpentier.

— En les arrêtant ici ? je ne vous comprends pas, madame.

— Cette charmante marquise de Berteuil... dont vous étiez si affolé ! vous savez, monsieur le préfet ?

— Eh bien, madame ?

— Ce farouche marquis, cet impitoyable chef de chouans... ; vous savez, monsieur le préfet ?

— Eh bien ! madame... Eh bien !

— M. Duplessis vous dira comme moi, que le marquis, la marquise et leur fils, que l'on a eu la prudence de ne pas vous présenter, n'étaient autres que M. Charpentier, Mme Raymond et son fils.

— Madame la plaisanterie est sans doute charmante ; mais...

— Ma femme ne plaisante pas, monsieur,

— dis-je au préfet, — Mme Duplessis vous dit la vérité.

— La vérité !... — s'écria. M. de Sainte-Marie avec une stupeur courroucée. — Quoi ! j'aurais été votre dupe, les vagues soupçons qui m'avaient amené ici étaient fondés !... Quoi ! j'ai été assez sot pour me laisser prendre au verbiage de cette prétendue marquise !... Mais, monsieur, j'étais donc votre dupe ?

— Vous prendrez, monsieur le préfet, votre rôle dans cette affaire, comme il vous plaira. — répondis-je à M. de Sainte-Marie. — J'ajouterai seulement que c'est justement parce que M. Jean Raymond, mon ancien ami, était proscrit pour une opinion contraire à la mienne, que j'ai dû lui offrir un asile..., et ne pas vous livrer, ni lui ni sa mère, ni M. Charpentier, car ils étaient ici sous la sauvegarde de mon honneur.

— Je pourrais, comme homme privé, comprendre à la rigueur votre conduite, monsieur, — reprit M. de Sainte-Marie ; — comme fonctionnaire, il m'est impossible de ne pas la déplorer et la signaler à S. E. Mgr le ministre de l'intérieur ; car, pour tout bon Français, le salut du trône et de la société doit passer avant toute autre considération.

Et, après ces paroles solennelles, M. de Sainte-Marie sortit avec une irritation mal simulée.

## LII.

(Suite du journal.)

— Resté seul avec Albine, nous gardâmes un moment le silence,

J'avais été trop personnellement ému de ce qui, dans le récit du préfet, touchait à Mme Raymond, dangereusement, mortellement blessée, peut-être... pour songer à la terrible émotion que le sort de Jean devait inspirer à ma femme. Lorsque je levai les yeux sur elle, sa pâleur n'était pas plus grande qu'à l'ordinaire, seulement ses lèvres étaient blanches et elle tenait sa main droite fortement appuyée sur son cœur, comme pour en comprimer ou en compter les pulsations ; ses yeux étaient secs, mais brillants d'un éclat extraordinaire ; un sourire navrant contractait ses lèvres, et elle frissonnait par intervalle en fermant les paupières.

— C'est singulier, — me dit-elle d'une voix d'abord très oppressée, mais qui peu à peu devint plus libre, quoique parfois ses dents se choquaient l'une contre l'autre par un tressaillement convulsif ; — pendant quelques instans, il m'a semblé que le sang m'étouffait ; mon cœur avait cessé de battre... ; mais maintenant ses battemens reprennent leur cours... — Vous tremblez pour Jean ?

— Pour lui... non ; son sort est fixé... Je tremble pour sa mère... Si elle doit mourir, ce ne sera pas de sa blessure, mais de la mort de son fils...

— Vous parlez de la mort de Jean... bien froidement.

— Très froidement... comme vous voyez... ; je n'y puis rien ; je prends mon parti... Seulement, pour notre ami, c'est mourir jeune... et d'une mort affreuse, n'est-ce pas ?

— Albine, vous m'effrayez... Tenez, j'ai été cruel... ; pardonnez-moi.

— Cruel ? non ; vous dites vrai : je parle de la mort prochaine de notre ami sans larmes, sans gémissemens, sans déchirement de cœur. C'est pour moi incompréhensible : l'on m'aurait dit que telle devait être mon impression, je ne l'eusse pas cru... Je vais même vous avouer quelque chose d'étrange... : j'étais loin de prévoir cette horrible nouvelle..., et cependant elle ne me surprend pas ; il me semble que je l'attendais...

— De grâce revenez à vous.

— J'ai parfaitement ma raison... ; j'ai conscience de mes paroles et de cette espèce d'insensibilité dont je suis aussi étonnée que vous.

— Cette insensibilité m'alarme, elle n'est pas naturelle... Le coup a été si brusque, si violent ! que vous êtes encore tout étourdie... ; vous ne voyez pas encore clair dans votre cœur !

— Peut-être avez-vous raison, car je le sens, j'aime M. Jean aussi profondément que jamais... ; et le sort de sa mère à qui j'ai voué une affection filiale me paraît affreux... Mais... tenez... à mon tour, pardon... J'ai été cruelle, en vous parlant de M. Jean... Vous pleurez...

— Ah ! c'est que mon cœur se brise, — répondis-je sans pouvoir retenir mes sanglots. — Mon Dieu, mon Dieu ! penser qu'à cette heure... blessée..., mourante peut-être !... Séparée de son fils..., elle est jetée dans un cachot... Ah ! c'est épouvantable !... car je l'aime, moi... Eh ! oui..., avoué pour avoué... Je l'aime aussi passionnément que vous aimez Jean...

— Vous aimez Mme Raymond ! — s'écria ma femme en joignant les mains avec stupeur. — Vous l'aimez d'amour ?

— Oui, d'un amour insensé.

— Et vous aimez Mme Raymond depuis longtemps ?...

— Jamais son souvenir ne m'a quitté ! j'avais seize ans, elle a fait battre mon cœur pour la première fois et pour la dernière... fois, elle le fait battre... en le déchirant !

— Et votre amour, elle le connaît ?

— Non, oh ! non, m'écriai-je en rougissant de honte et baissant les yeux devant Albine ;

— toujours elle a ignoré..., toujours elle elle doit ignorer... ce fatal amour !

— Ah ! je n'ai plus le droit de me plaindre de votre indifférence ! — s'écria ma femme en me regardant avec une expression de commiseration indicible, — je n'ai plus le droit d'accuser votre cœur. Oh ! non, non, un tel amour pour une telle femme, cela me fait tout comprendre et tout pardonner ! je vous avais mal jugé... Votre main, Fernand... de grâce... votre main...

— Comment pas un reproche ?

— Ces reproches pour un amour qui vous honore et vous grandit à mes yeux ! Des reproches ! parce que vous me préférez une femme à qui je ne saurais jamais être comparée ! Des reproches, lorsque vous souffrez les tortures d'un amour sans espoir !...

— Mais j'avais cet amour au cœur lorsque je vous ai épousée, malheureuse enfant...

— Eh ! mon Dieu ! ne vous ai-je pas, moi aussi, épousé sans amour ? Rien ne m'y forçait... Si j'avais résolument refusé votre main, si j'avais écouté l'instinct de ma raison, qui m'inspirait de l'éloignement pour ce mariage, nous n'en serions pas où nous en sommes aujourd'hui ; mais que vous dirai-je, les obsessions de ma mère, la coupable faiblesse de mon caractère ; que sais-je encore ? c'est puéril, ridicule, mais enfin c'est vrai ; la vue de la corbeille de noces, le petit orgueil d'être dame de château, et puis l'espérance... la divine espérance, qui n'abandonne jamais un cœur de dix-huit ans, tout cela m'a fait consentir à notre union. C'est ma faute, j'en subis les conséquences ; et d'ailleurs à quoi bon récriminer contre le passé... Croyez-moi, Fernand, soyons indulgens l'un pour l'autre..., rapprochons-nous dans un commun malheur..., et encore, malheur, non... La mort prochaine de Jean n'est pas pour moi un malheur... cela ne me brise pas le cœur... j'éprouve un attendrissement indicible, une résignation sans amertume, et, si j'en crois mes pressentimens, ce n'est pas véritablement la peine de me mettre à souffrir.

— Albine, que voulez vous dire ? — m'écriai-je, cherchant le sens de ces obscures paroles, et surtout alarmé de l'expression des traits de ma femme ; mais elle poursuivit sans reprendre.

— Ne nous occupons pas de moi, mais de vous. Comment, hélas ! calmer votre anxiété ? D'abord, mon ami, nous allons partir.

— Partir ?

— Pour Limoges.

— Vous voulez ?

— Il vous sera très facile d'obtenir la permission de visiter Mme Raymond et Jean dans leur prison. N'est-ce pas notre devoir ? ils nous attendent, mon ami ; je suis sûre qu'ils nous attendent. Il faut hâter notre départ et

donner vos ordres pour aujourd'hui... dans une heure.

— Mais vous... pourrez-vous entreprendre un pareil voyage ?

— Seriez-vous encore jaloux de Jean ? — me dit Albine avec un sourire qui me fit frissonner... elle semblait me dire, êtes vous jaloux d'un mort ?

— Non, je ne suis pas jaloux, — lui dis-je, — mais je crains qu'un tel voyage, et que les émotions dont il sera suivi, ne soient au-dessus de votre courage, après la terrible secousse d'aujourd'hui.

— On peut ce qu'on veut. Il est de notre devoir d'aller à Limoges... ; je trouverai la force de vous accompagner ; jugez donc ! nos pauvres amis seront si heureux de nous voir... et nous les...

Albine, dont la voix s'était affaiblie, n'acheva pas ; elle renversa doucement sa tête en arrière, l'appuya au dossier de son fauteuil. De grosses gouttes de sueur froide coulèrent de son front ; elle garda un moment le silence, puis me dit en tâchant de sourire :

— C'est un léger accès de faiblesse... ; je préfère l'avoir eu... avant notre départ

— Albine, je vous en supplie, allez vous mettre au lit... Laissez-moi appeler Mme Claude... un de nos gens va partir à cheval chercher le docteur Laurent à Chambly.

— Non... non... ce ne sera rien..., ce n'est rien, — ajouta-t-elle en appuyant ses deux mains sur les bras du fauteuil afin de se lever ; — vous allez voir... qu'avec un peu de volonté je pourrai marcher... Je suis depuis quelque temps habituée à ces accès de faiblesse, et j'en triomphe...

Mais au bout de quelques pas, sur lesquels je veillai avec sollicitude, ma femme fut obligée de s'asseoir, sa main que je pris était humide et glacée.

— Vous le voyez, — m'écriai-je de plus en plus alarmé, — vous êtes hors d'état de marcher...

— Pour le moment... c'est vrai... je me sens d'une faiblesse extraordinaire ; mais après un peu de repos... je réponds de moi... Ordonnez toujours les préparatifs de notre départ.

— Partir... vous mettre en route souffrante comme vous l'êtes... Albine... c'est insensé !

— Mais ils nous attendent ! Mais songez donc à leur joie en voyant des visages amis dans leur prison.

— Albine, je ne veux pas risquer votre santé, votre vie, en vous exposant aux fatigues d'une longue route. Et d'ailleurs, maintenant j'hésite à partir, je ne puis me résoudre à vous abandonner dans l'état où vous êtes.

— Fernand... si dans deux heures je ne me sens vraiment pas la force de me mettre en route... je vous laisserai partir seul... ; car il faut que vous alliez les voir. Vous leur direz

que si je ne vous ai pas accompagné, c'est que les forces m'ont manqué... Ils vous croiront.

Ainsi que je l'avais prévu, Albine présumait trop de son courage, et, quoiqu'elle eût paru sommeiller pendant que je m'occupais des préparatifs du voyage elle y renonça d'elle-même, tant sa faiblesse était grande. Le médecin de Chambly, que j'avais envoyé chercher ne me parut pas d'abord inquiet; il ordonna des reconfortans: mais me rappelant quelques paroles de Mme Claude, qui me faisaient craindre que le saisissement d'Albine n'eût de graves conséquences, je jugeai plus prudent, en passant à Châteauroux, de prier le médecin du pays de se rendre sur l'heure à la Riballièrre, et de venir visiter Albine chaque jour.

## LII.

(Suite du journal.)

Je partis pour Limoges, en proie à la plus douloureuse anxiété, pensant que si je parvenais à être introduit auprès de Jean et de sa mère, je m'exposais à l'écrasant dédain de cette femme, indignement outragée par moi. Mais telle était mon angoisse sur le sort, sur la vie de Mme Raymond, tel était mon espoir de lui faire peut-être oublier mon injure, par cette preuve de dévouement, hélas! bien désintéressé, que je bravai l'accueil qui m'attendait, me sentant d'ailleurs soutenu par cette pensée que ma résolution était, du moins, généreuse, puisque ce dernier devoir accompli, quel que fût le sort de Mme Raymond, mourant de sa blessure, ou emprisonnée pour la vie, comme complice de son fils, je ne devais jamais les revoir.

Le terrible sort de Jean me touchait aussi profondément, non pas que je cédasse à cette égoïste et odieuse arrière-pensée: que ma jalousie n'avait plus rien à redouter de Jean; mais je sentais sincèrement mon ancienne amitié pour lui se réveiller aussi ardente que jamais.

Puis les larmes me venaient aux yeux en me rappelant les modestes et touchantes paroles d'Albine en apprenant mon amour pour Mme Raymond...

Ces quelques mots si simples, si vrais, avaient suffi pour éteindre mes injustes et haineux ressentimens contre cette malheureuse enfant. J'étais décidé à lui rendre indulgence pour indulgence, pitié pour pitié.

Si éprouvé que je dusse l'être par la vanité de mes bonnes résolutions, cependant il me semblait de nouveau entrevoir pour l'avenir entre Albine et moi je ne sais quel mélancolique échange de regrets mêlé de confiance et d'abandon qui peut-être plus tard se change-

raient en un sentiment plus tendre; mais ces faibles lueurs d'espérance s'effaçaient bientôt devant les sombres et désolantes pensées que m'inspirait le sort de Mme Raymond: et j'arrivai à Limoges en proie à une inexprimable angoisse.

J'obtins à grand'peine la permission de voir les accusés.

Heureusement pour moi, le hasard voulut qu'au moment de mon entrée dans la prison Jean se trouvât chez sa mère, car, malgré ma résolution, peut-être n'aurais-je pas eu le courage de me présenter devant Mme Raymond.

Un ancien château fort, aux murailles noircies, aux sombres tourelles, servait de prison. Précédé d'un porte-clés, je parcourus plusieurs corridors obscurs; enfin, j'arrivai devant une porte épaisse, garnie d'un guichet.

Je priai le geôlier d'entrer et de demander à Mme Raymond si elle pouvait recevoir M. Fernand Duplessis; puis je restai seul en attendant la réponse avec anxiété. Cette réponse ne se fit pas attendre.

— Entrez, monsieur, — me dit le geôlier.

Jamais je n'oublierai ce triste tableau: une petite fenêtre, presque complètement obscurcie par de lourds barreaux de fer laissant à peine filtrer le jour dans cette espèce de casemate, aux murailles de pierres de taille nues et grises, couvertes çà et là de dessins informes ou d'inscriptions bizarres, fruits du triste loisir des prisonniers. L'ameublement de cette cellule se composait d'un petit lit de fer garni d'une paille; en face se trouvait un coffre de bois blanc sur lequel était le chapeau de Mme Raymond: au dessous de la fenêtre, une chaise et une table grossière sur laquelle je remarquai un pot de terre contenant un magnifique bouquet de roses; leur frais coloris contrastait étrangement avec la sombre tristesse de ce lieu.

Mme Raymond, vêtue d'une robe de chambre foncée et les pieds cachés sous une couverture de grosse laine grise, était assise sur son lit et s'adossait au chevet. Sa figure avait pâli; un petit bonnet très simple et très blanc cachait à demi ses cheveux blancs. A mon aspect, ses sourcils se froncèrent légèrement, puis sa physionomie redevint grave et douce.

Dès que j'entrai, Jean vint vivement à moi, me tendit ses deux mains et me dit avec émotion:

— Je t'attendais... dans le cas où le bruit de notre capture serait venu jusqu'à toi!

— J'ai tout appris par notre préfet. Puis, après avoir cordialement embrassé Jean, je me retournai vers Mme Raymond, et j'ajoutai en m'inclinant devant elle avec embarras: — Excusez-vous, madame... la liberté que j'ai prise de venir ici sans être appelé par vous?

— Je vous remercie, monsieur Duplessis, de

cette preuve de votre affection pour mon fils... et cette chère Albine, comment va-t-elle?

— Elle était souffrante depuis quelque temps, madame; malheureusement elle a, comme moi, appris brusquement votre arrestation.

— Pauvre enfant! — reprit tristement Mme Raymond, — je connais son amitié pour nous, et par là je juge de son inquiétude.

— Ce coup, pour elle, a été, madame, aussi soudain que violent: elle voulait m'accompagner ici...; ses forces l'ont trahie. Le médecin m'a un peu rassuré, sans dissiper cependant mes craintes. Mais vous, madame, vous? J'ai appris avec quelle barbarie on vous a traitée, mon Dieu...! Et votre blessure?

— Elle n'aura pas, monsieur, je crois de suites graves; mais heureusement, l'homme que mon fils a frappé... est, nous a-t-on dit, hors de danger... Je me serais toujours reproché la mort de ce malheureux.

— Telle a été la seule préoccupation de ma mère depuis notre emprisonnement, — me dit Jean; — elle a oublié la brutalité de ce misérable...; la férocité de ses complices qui ont manqué la tuer en voulant m'atteindre. Tu la reconnais, toujours généreuse!

— Ce n'est pas générosité, mais justice, mon ami; ces malheureux gendarmes font leur métier...; plus ou moins brutalement, selon qu'ils veulent mériter les bonnes grâces de leurs chefs. Ton premier mouvement, que je comprends à merveille, t'a emporté trop loin. Que veux-tu? l'on ne peut attendre de ces gens-là qu'ils vous disent avec urbanité: Permettez-moi, madame, d'avoir l'honneur de vous mettre les menottes... Tu es, mon cher enfant, trop vif avec les gendarmes;... de même que dans ton enfance tu traitais les Cosaques avec trop de sans façon...; témoin ce pavé jeté jadis par toi sur la tête d'un de ces ours du Nord.

— Fernand! tu entends ma mère? Cette placidité d'esprit ne l'a pas abandonnée un instant, sinon lorsqu'elle s'est jetée au devant des baïonnettes pour me couvrir de son corps...

— Parce qu'en pareille circonstance il est permis de perdre son sang-froid, ainsi que tu as perdu le tien, mon ami, en me voyant traiter par ces gendarmes avec peu de courtoisie, je l'avoue; mais ces émois passés, on revient à la modération.

— Ah! Jean, — m'écriai-je, — quel admirable courage!

— Que te dirai-je, Fernand...; ma mère me fait oublier parfois jusqu'au péril qu'elle court. Elle cause ici avec autant de liberté d'esprit que dans le salon de ton château.

— Voyons, mon enfant, — reprit Mme Raymond d'un ton d'affectueux reproche, — est-ce d'hier que nous avons fait nos premiers pas dans cette carrière où l'on doit remercier

Dieu d'un jour sans angoisses? Est-ce qu'on poursuit, est-ce qu'on atteint le but où nous tendons sans douleur, sans péril, et souvent sans le martyr...; comme tant de nos pauvres frères dont le sang a coulé? Est-ce que nous ne nous sommes pas dit cent fois que notre vie n'était pas à nous, mais à cette sainte cause de la liberté pour laquelle ton père est mort sur l'échafaud? Est-ce que depuis que tu as l'âge de raison nous ne sommes pas habitués à cette pensée: Qu'en un jour d'insurrection ou de défaite... je pouvais avoir à clore pieusement tes paupières, comme tu pouvais clore les miennes? Est-ce qu'il y a de quoi s'attrister d'avance? Me vois-tu jamais sombre, éplorée, parce que je vis toujours avec le souvenir cher et sacré de ton père, dont j'ai baigné le front sanglant, et que j'ai enseveli de mes mains? N'avons-nous pas la foi, comme nos pères les Gaulois, à la renaissance infinie de nos corps et de nos âmes, qui vont tour à tour peupler l'immensité des mondes? Pour nous, qu'est-ce que la mort? le recommencement d'une autre vie; rien de plus. Nous sommes de ce côté-ci du rideau; nous passons de l'autre...; où des perspectives inconnues attendent nos regards; quant à moi, je ne sais si c'est parce que je suis fille d'Eve, — ajouta Mme Raymond avec un demi-sourire, — mais le phénomène de la mort ne m'a jamais inspiré qu'une excessive curiosité...

— Ah! madame...; malgré ce stoïcisme apparent...; votre cœur maternel se brisait lorsque vous craigniez que Jean, forcé de fuir avec vous, ne succombât à sa blessure pendant le voyage? J'ai vu, chez moi, votre inquiétude, vos larmes, lorsqu'il souffrait?

— Certes, monsieur; de même que je me suis jetée au-devant des armes qui menaçaient mon fils. L'instinct maternel est plus puissant que l'instinct de conservation? Mais la veille d'un duel ou d'une bataille, je dirai toujours à mon fils: Va et fais ton devoir.

— Oh! ma mère! — dit Jean avec un accent de tendresse et d'enthousiasme, en se jetant à genoux près du lit de Mme Raymond et baisant pieusement ses mains, — tel est le génie de votre tendresse que vous m'avez habitué à ne rien craindre pour moi, et que vous savez apaiser jusqu'aux alarmes que votre sort m'inspire!

Je ne saurais exprimer l'émotion profonde, presque sainte, dont je fus saisi à ce tableau touchant, à ces nobles et sereines paroles échangées entre le fils et la mère, au fond d'une prison, et sous le coup des plus sinistres éventualités. L'exemple des sentimens héroïques est contagieux, surtout pour moi. Soudain une idée me vint à l'esprit, et, m'adressant à Jean, que sa mère enlaçait de ses bras et baisait tendrement au front:

— Mon ami, les instans nous sont malheu-